

La maison des solitudes

DU MÊME AUTEUR

Une fille sans histoire, *Stock*, 2019; *Le Livre de Poche*, 2021

Constance Rivière

La maison  
des solitudes

*roman*

Stock

*Le Soleil et la Lune*, paroles de Charles Trenet,  
musique de Charles Trenet et Albert Lasry,  
© Éditions Raoul Breton.

Illustration de la bande :  
© Capucine Rivière Milner

ISBN : 978-2-234-09216-7

© Éditions Stock, 2021.

*À ma mère*

*« Le bonheur est un astre volage  
Qui s'enfuit à l'appel de bien des rendez-vous  
Il s'efface, il se meurt devant nous  
Quand on croit qu'il est loin il est là tout près de vous,  
Il voyage, il voyage, il voyage »*

Charles TRENET  
*Le Soleil et la Lune*

I

Le couloir

*« À l'instant où elle sentit la piqûre, elle tomba sur le lit qui se trouvait là, et resta plongée dans un profond sommeil. Et ce sommeil se propagea à tout le château. »*

Combien d'années et de voyages pour arriver dans ce couloir d'hôpital vieilli jauni où je suis seule depuis l'aube, interdiction d'aller plus loin, portes closes, *au-delà de cette limite votre ticket n'est plus valable*. Deux jours plus tôt, j'avais reçu un bref message de ma mère – des mois que je n'avais entendu sa voix, quelques mots à peine, toujours à l'économie, *j'ai eu un appel de l'hôpital S., ils disent que ta grand-mère ne va pas bien, elle a attrapé cette maladie, elle va s'en sortir bien sûr, elle s'en sort toujours, mais j'ai pensé que tu voudrais savoir*. J'ai pris le premier avion, frontières encore ouvertes heureusement, et après quatre heures de vol je suis arrivée à



Paris. La nuit venait d'envelopper la ville de son ombre, le bleu virait au noir, ce moment que chaque jour je redoute, entre chien et loup, c'est là qu'a commencé mon attente.

Depuis, aucune information, impossible de voir ma grand-mère ou de lui parler, *ne venez pas, interdit de passer, rentrez chez vous*. Deux jours de pure attente angoisse panique. 48 heures, 2 880 minutes, 172 800 secondes. Vous sentez le poids de la seconde quand vous faites la planche ou que vous essayez de faire le poirier, cette seconde qui s'éternise, insoutenable, les abdominaux en feu, le souffle coupé, envie de hurler que c'est bon, ça fait suffisamment mal pour être efficace, détester la terre entière, pourquoi faudrait-il avoir le ventre plat, c'est bien aussi un ventre un peu mou, bien confortable, là c'est pareil, un temps étiré par la douleur, une seconde pour une minute, une minute pour une heure, à ce compte-là j'en suis déjà à cent vingt jours d'inquiétude. Quatre mois. Une éternité. Un enfer.

Le lendemain j'ai appelé l'hôpital, cent fois en vain, et quand j'ai eu une infirmière elle a pris mon numéro et elle a dit, *je vais me renseigner*,

*on vous rappellera madame, mais ce n'est pas la peine de venir, on ne vous laissera pas entrer.* Bien sûr, personne ne m'a rappelée. Le soir venu j'ai à peine dormi, la main accrochée à mon téléphone, nuit presque blanche, grise donc, gris clair, bref sommeil interrompu par un réveil en sueur, draps trempés après un combat à mains nues avec un monstre rachitique. Les images sont restées très nettes – quel dommage qu'on ne puisse pas emporter son appareil photo dans ses cauchemars, car elle était là, pas d'erreur possible, squelette blanc sous cape noire et grande faux, la mort en format carte postale, jouant à confondre les inconscients, riant de visiter dans le même temps mon âme déboussolée et le corps malade de ma grand-mère.

Alors j'y suis allée. J'ai profité de l'incertitude du petit matin pour entrer, et me voilà dans ce couloir, à moitié endormie sur une stupide chaise en plastique orange, seule sous des néons frétilants de laideur, au loin quelques bruits de course, des bips, des portes qui claquent, mais mon couloir reste vide, pas de visiteurs, les gens sont dociles, on leur dit de ne pas venir donc ils restent chez eux, d'habitude je suis pareil, j'ai toujours eu peur du gendarme, soucieuse de

respecter les règles les plus absurdes pour qu'on ne puisse jamais me prendre en faute, lâcheté du quotidien déguisée en rigueur morale. Pourtant aujourd'hui je suis assise où je ne devrais pas être, dans cet espace interdit, lieu d'attente devenu lieu de fuite, purgatoire bon marché avec sol en lino et peinture écaillée, je me suis approchée au plus près, malgré leur insistance, *il faut rentrer chez vous mademoiselle, nous vous appellerons si, quand, vous savez, avant trop tard, juste avant, vous comprenez... si son état se dégrade... pour que vous puissiez lui dire au revoir, mais en attendant vous ne pouvez pas la voir, les visites sont interdites, et puis elle est inconsciente, elle ne vous entendra pas, ça peut durer longtemps, faites-nous confiance, nous vous appellerons quand... si... rentrez chez vous. S'il vous plaît.*

Chaque mot scandé bien distinctement, lentement, presque crié pour traverser le tissu épais du masque avant de rebondir sur les murs, entre chaque syllabe des pauses, comme pour mieux souligner ces petits mots qui, après avoir flotté quelques secondes dans l'air nettoyé purifié javellisé, viennent se bousculer dans mon crâne en une pénible tentative pour former une

phrase, *avant, tard, quand, juste, voir, revoir, trop, si, plus*, ricochant de gauche à droite, lettres sombres sur peinture claire, visibles et sonores, ils ont la résonance de l'écho dans une cavité vide, ils sont là, mais je ne les comprends pas. Pourquoi plus tard. Et pourquoi au revoir. Pourquoi pas maintenant. Et pourquoi pas à bientôt. Je suis venue parce que je dois parler à ma grand-mère, et je me retrouve emprisonnée sous le fil serré de mots lancés par des inconnus, danseurs intrépides, agiles, narguant les phrases et les questions que je porte en moi depuis si longtemps, trop peureuses pour sortir se jeter dans la mêlée, solidement enroulées autour de mes six mètres d'intestin, hautes comme une maison de deux étages, lestées du poids d'un trop long silence.

Il est des mots qui ont besoin de temps, de douceur et de patience pour se dire, pour devenir parole, il faut respecter cela, trouver pour eux le bon chemin, mais ne pas renoncer, ils ne peuvent pas rester enfermés pour toujours, les mots prisonniers finissent par faire mal, à trop attendre ils s'agacent, ils attaquent les nerfs, les cellules, les os, ils détruisent pour se venger de leur geôlier, je sens bien qu'en moi leur travail

maléfique a commencé, je suis venue, j'y suis presque. Laissez-moi la voir. Je dois lui parler. Je dois savoir. Je ne bougerai pas. Il est trop tôt pour trop tard.

Quelque part derrière une de ces portes doublées de rideaux de plastique épais, protégées par un digicode et affublées d'un écriteau artisanal sur lequel s'affiche en lettres majuscules INTERDIT D'ENTRER, au fond d'un autre couloir, allongée dans un lit mécanique, inconnue entre les inconnus, se trouve mon enfance. Elle qui n'a d'autre visage que celui de ma grand-mère, solide gauche, dure douce, lumineuse mystérieuse, son corps immense, ses oreilles ourlées, un peu décollées pour mieux entendre les bruissements du monde et les paroles des hommes, ses cheveux fins teintés de blond, ses yeux du bleu le plus profond, sa main qui le soir se posait sur mon front d'enfant, sa voix qui me racontait des histoires aussi absurdes qu'interminables, conteuse et romancière pour moi seule, récits ponctués de rebondissements jusqu'à ce que je rende l'âme, remplaçant ses mots par mes rêves. Ma grand-mère soleil qui me chauffait de ses rayons sans rien demander en retour, ne s'arrêtant que lorsque mes yeux étaient parfaitement

clos, ma respiration régulière, corps abandonné, lourd de sommeil, jamais elle ne me laissait les yeux grands ouverts, suppliant pour une histoire supplémentaire ou une chanson, encore une, juste un couplet, moi éveillée par l'angoisse que le sommeil ne vienne pas, elle exaspérée par l'impatience de retrouver son dîner chaud et le calme d'une soirée sans cris d'enfant. Non, d'aussi loin que je me souviens, toujours elle attendait que mon corps s'apaise, prête à rester des heures si nécessaire. Le monde autour n'existait plus.

Avec les années, son temps donné a laissé place à mon temps pressé, des appels de loin en loin, des cartes postales, mais toujours l'assurance qu'elle était là, quelque part, qu'à tout moment je pourrais retrouver le réconfort de ses bras. Jusque-là ça m'avait suffi. Foutue concordance des temps. *Elle a attrapé cette maladie, j'ai pensé que tu voudrais le savoir.* Je n'ai dans mon sac ni galette ni pot de beurre, mais j'en ai traversé des forêts et me voilà, prête à me faire dévorer s'il le faut, pourvu que le chasseur surgisse pour tailler dans le ventre du loup et nous libérer toutes les deux, à la fin de l'histoire.

Personne n'ose plus me demander de partir. Les médecins, masqués et blousés, ont d'abord insisté, en boucle, *nous vous préviendrons... vous savez... juste avant... il n'est rien que vous puissiez faire, nous faisons notre possible, oui, il y a encore de l'espoir bien sûr, il y a toujours de l'espoir.* Puis, face à mes bras tendus accrochés aux bouts de fer qui soutiennent les chaises en plastique et à mon regard rendu insensible par la culpabilité de ne pas avoir été là plus tôt, ils ont renoncé, préférant peu à peu m'accorder le même type de considération qu'à une plante sauvage qui aurait étrangement pris racine dans cet univers passé au virucide à toute heure du jour et de la nuit.

Le temps se joue de nous, il ralentit, accélère, s'étire, puis se perd. *On s'est perdus de vue, on s'est r'perdus de vue, on s'est retrouvés, on s'est réchauffés, puis on s'est séparés.* Il y a des années TGV et des semaines ski de fond, des mois trop rapides qu'on voudrait prolonger et des jours où les minutes s'égrènent avec une douloureuse lenteur, mais arrive toujours un temps où il n'est plus temps.

Ma grand-mère est là, seule aussi, enfermée, derrière chaque porte une solitude inquiète, chacun pour soi face à la mort, elle intubée, allongée sur le ventre, le corps branché de toutes parts, femme-machine pour un temps, sans savoir quelle moitié finira par l'emporter, *il y a toujours de l'espoir*, disent-ils.

\*

Je marche dans le couloir pour me dégourdir les jambes, j'ai faim et soif, tous les distributeurs ont été mis à l'arrêt, le virus est partout, sur les doigts qui ont gratté le nez, dans un soupir, dans une larme, on ne sait pas en réalité, on ne sait rien, mais le doute ne profite pas toujours à l'accusé, alors, dans l'urgence, éradication des zones de contact possibles. Depuis deux jours je suis sans contact, comme ma carte bancaire, tant que je ne coûte pas trop cher, sans contact. Sauf que ma grand-mère, sans contact, elle va mourir, je leur ai dit, vous ne la connaissez pas, il faut que je vous explique, elle est différente, les autres, oui, ils peuvent sans doute rester tout seuls, vous avez raison, pour eux le protocole prévu est absolument parfait, mais ma grand-mère, elle n'est pas comme les autres justement,



elle a besoin de sentir toucher palper caresser, attendez, ne partez pas, je vais vous raconter quelque chose, toute sa vie, avant de parler, elle devait d'abord se brancher, quand on se retrouvait pour les vacances, il n'était pas question de dire un mot avant une longue étreinte, puis elle gardait la main posée sur mon épaule pour parler, pour m'écouter, elle n'avait pas soixante ans que déjà elle prétendait ne pas pouvoir marcher sans s'aider d'un bras, non, pas un bâton, un bras, maladresse de son enfance qu'elle avait subtilement transformée en philosophie de vie, elle faisait aussi semblant d'être un peu sourde pour que nos visages se touchent presque dans l'échange, elle répétait toujours *un corps n'est pas plein s'il est un*, vous comprenez maintenant, c'est important que vous alliez me brancher à elle, vos machines ne lui serviront à rien, vous ne pensez quand même pas la duper avec quelques tuyaux en plastique dégoulinant d'un liquide à peine nourrissant, hydratant, et des plaques de métal froid, il lui faut ma main, je peux la couper pour que vous alliez lui donner si c'est la seule solution mais, sans ma main, elle va mourir. Oh, attendez, revenez, j'ai une autre idée, on pourrait mettre un autre nom sur sa porte, sur l'étiquette à côté de son lit, et dans le bracelet en

plastique autour de son poignet, le mien si vous voulez, Élisabeth, je m'appelle Élisabeth, je suis en pleine forme, quand elle verra mon prénom la mort pensera s'être trompée et fera demi-tour, ça pourrait marcher vous savez, elle a beaucoup de travail en ce moment la mort, elle n'a pas le temps de s'attarder sur les détails, ça vaut la peine d'essayer, non ?

Non. Je reste seule à hurler en silence tous les clichés qui me passent par la tête. Dites, vous là-bas, tranquillement assis derrière votre bureau à fixer des règles générales en ignorant leur effet décisif sur la petite vie qui s'agite dans ce couloir, oui, vous qui tolérez les guerres si elles sont loin, les cigarettes si elles se consomment lentement, les usines si elles trouent l'ozone sans qu'on le voie, qui êtes-vous humain inhumain pour m'interdire de me tenir aux côtés de ma grand-mère qui va mourir et à qui je dois parler ? Vous ne vous souciez guère qu'elle ne soit plus contagieuse depuis que la maladie s'est enfoncée dans ses poumons, les mêmes règles pour tout le monde, vous n'allez quand même pas vous embarrasser de la diversité du réel. Qu'êtes-vous devenu pour ne pas comprendre qu'à cet instant, en ce lieu, chaque minute compte, si ce n'est pour la sauver,

au moins pour la veiller, l'accompagner, qu'elle ne soit pas seule sur ce rivage incertain qui va d'un monde à l'autre ?

Oh, je sais bien que si je vous hais, c'est aussi pour ne pas me détester. Je ne suis pas si naïve ni si lâche. De l'importance du bouc émissaire. Technique d'autodéfense classique et efficace. Trop peu enseignée dans les manuels, mais l'instinct – le plus bas instinct – y pourvoit souvent. Dans mon angoisse, il me reste assez de lucidité pour savoir que ma main ce n'est pas d'aujourd'hui que ma grand-mère en a besoin, c'était hier, et avant-hier, quand la mort de mon grand-père l'a privée de sa source de vie, animal à deux têtes, toujours ensemble, fusion chimique, rêve d'absolu tant que la mort qui rôde ne joue pas à couper en deux, prendre la moitié, voir comment survit l'autre, le regarder tituber, ne pas le lâcher vraiment, s'éloigner puis revenir souffler un peu de froid sur des joues qui déjà ont commencé à pâlir.

Mon grand-père est mort il y a neuf mois. Le temps passé à fabriquer une vie aura suffi à défaire celle de ma grand-mère. Je la soupçonne d'être ressortie de chez elle dès qu'elle a appris

pour le virus, se collant, touchant, reniflant tout ce qu'elle pouvait dans l'espoir inavoué de trouver dans ce drame une délivrance. Jamais elle ne l'avouerait, elle m'avait promis de vivre jusqu'à cent ans, mais enfermée chez elle, entre ses piles de livres et ses carnets noircis, comment aurait-elle pu *l'attraper*, comme dit ma mère. Neuf mois de sa solitude et je ne l'ai vue que trois fois. Deux si j'ai l'honnêteté de ne pas compter les obsèques qu'elle avait passées accrochée à moi, son corps grand et solide encore, fait d'un bois épais, des restes de campagne et de combat pour échapper au destin que son père avait tenté d'écrire pour elle, son corps sur le mien plus petit, je me souviens des courbatures qui m'en étaient restées, mais je n'avais pas osé bouger de tout ce temps, canne à forme humaine, en larmes, dégoulinante reniflante, cependant qu'elle se tenait droite à côté, un mot gentil pour chacun, de sa voix douce et rauque. En la voyant ainsi, je m'étais dit, elle va tenir, elle porte en elle toute la force de la famille, et plus encore.

Dehors, le jour jette ses derniers feux, le ciel est d'une beauté à couper le souffle, le rouge et le rose retardant la nuit qui vient. Je sors marcher quelques instants dans la cour de l'hôpital.

Au loin des infirmiers se sont assis pour manger un sandwich, de l'autre côté des murs les sirènes des ambulances trouent la chape de silence qui a envahi la ville, je vois mal le ciel, un bout seulement, alors je m'allonge sur le sol irrégulier de la cour, je compte les nuances de couleur, pour lui raconter si elle se réveille. Un nuage passe, insolent et joyeux, nouvelle nuance, rose pâle, puis blanc, puis noir.

Quand des mots me réveillent, il fait nuit, à peine un croissant de lune, imperceptible virgule dans le ciel obscur, lendemain de nouvelle lune, l'incrédulité dans la voix qui est tombée sur ce corps endormi dans la cour de l'hôpital, *madame que faites-vous là, il faut rentrer chez vous dormir, vous ne devriez vraiment pas rester, dangereux pour vous, et vous danger pour les autres, soyez raisonnable.*

Raisonné: *adjectif, qui pense, agit selon la raison, le bon sens, la mesure et la réflexion.* Qui est raisonnable face à la mort ?

Je me suis levée et je lui ai dit comme aux autres, j'attends, je dois la voir, j'attends, n'espérez de moi aucune docilité, j'ai toujours fait ce

qu'on me demandait, bien sage, c'est trop tard, j'ai épuisé en moi le quota de servitude, il ne reste maintenant que la résistance. J'ai dit tout cela calmement, sans aucune agressivité, je posais juste un fait, j'attends, comme ce banc posé là, devant nous, ou cet arbre qui peine à grandir dans le coin à droite, prisonnier du bitume et du ciel gris, j'attends, les faits sont têtus.

Bien sûr, il y a cette histoire de main chaude que je veux lui donner, payer la culpabilité de ma trop grande absence, un prêté pour un rendu et nous serons quittes, tentative désespérée pour ne pas avoir à vivre avec pendant des années, mais ça n'aurait pas suffi à me transformer en roc.

Il y a toujours autre chose.